

Le Courrier du Mémorial



Bulletin de Liaison des Amis du Mémorial de l'Alsace-Moselle

N° 15 / Mars 2010

SOMMAIRE

- 1 | Édito
- 2-3 | Le grand rendez-vous de l'AMAM
- 4-5 | Le rallye 2009
- 6-7 | Et après, qui dira quoi ?
- 8-13 | DOSSIER : Art et mémoire
 - Peindre la Shoah
 - Le théâtre, outil de résistance et de survie dans les camps
 - L'Art, mémoire de la guerre
- 14-15 | L'évacuation des camps et les marches de la mort
- 16 | Les morceaux choisis de Claire Audhuy
- I-IV | Fiche pédagogique :

LES DATES À RETENIR EN 2010 :

« Rencontre des Mémoires »
10-12 mai à Strasbourg

Assemblée Générale de l'AMAM
5 juin

5^e Grand Rallye du Mémorial
26 septembre

Art et Mémoire

« La vraie liberté c'est de pouvoir toute chose sur soi »
Montaigne, Essais, III, 12.

A quoi bon des chants, des poèmes, des dessins face à des situations d'oppression et de destruction massive ? A Auschwitz, à Ravensbrück, à Bergen-Belsen, à Dachau, au Struthof... on humilie, on avilit, on torture, on massacre... À quoi bon ? Et pourtant, on peut tout enlever à l'être humain sauf sa faculté de penser et d'imaginer. Même marqué à vie d'un numéro que l'on porte non seulement sur le bras mais aussi ailleurs, dans sa tête, on peut réciter Dante, monter une pièce de Molière, composer une opérette. Jean Samuel, rescapé d'Auschwitz, évoquait à un « Café d'Histoire » ce « moment lumineux » quand, au plus profond du désespoir, son ami Primo Levi essaie de reconstituer les vers du chapitre d'Ulysse de L'Enfer de Dante : « *Considérez quelle est votre origine ; vous n'avez pas été faits pour vivre comme brutes mais pour en suivre et sciences et vertu.* »

Un éblouissement où l'on ne sent plus les bâtons de la corvée sur les épaules... Charlotte Delbo, autre rescapée du même camp, rapporte comment avec ses camarades, sans texte et sans moyens, elle crée une mise en scène du Malade imaginaire ; la nuit dans l'obscurité on restitue de mémoire, scène après scène le texte, on crée des costumes, on monte un décor. Claire Audhuy, jeune doctorante qui prépare une thèse sur « le théâtre dans les camps nazis et vichystes », enquête auprès des survivants de l'univers concentrationnaire ; elle découvre à quel point la création artistique a été salutaire et primordiale, à quel point elle a nourri les détenus de l'intérieur et leur a redonné moral et force (voir dossier p. 10-11). Certaines œuvres d'art furent réalisées au cœur même du ravage dont elles témoignent. D'autres naissent après-coup (voir les œuvres de Francine Mayran, p. 8-9). Elles se caractérisent toutes par leur ancrage dans un lieu, dans une période historique, par la résistance qu'elles opposent. Du simple témoignage (Anne Franck) à la réflexion philosophique (Primo Levi), de la peinture (Camille Claus) à la musique (Hanns Eisler), de la poésie (Charlotte Delbo) au théâtre (Germaine Tillion), maintes œuvres d'art, mémoires vivantes d'une époque, constituent un matériau essentiel pour l'historien. Et le cinéma à son tour s'est emparé du sujet. Entre fiction et documentaire, Marceline Loidan-Ivens, arrêtée avec son père et déportée à Auschwitz-Birkenau à 15 ans, cinquante ans après être sortie de l'enfer, plante sa caméra sur les lieux mêmes du drame. *La petite prairie aux bouleaux* restitue les douloureux échos de son passé. En novembre 2004 le film a été programmé au cinéma L'Odyssée de Strasbourg pour les scolaires. De retour dans leurs classes les élèves ont engagé un travail de réflexion tant sur le plan de l'histoire, du témoignage, de la mémoire, que sur nos valeurs républicaines. Modestement, à leur niveau, nos fiches pédagogiques (exceptionnellement huit au lieu de quatre) et notre dossier se proposent de réfléchir sur la force morale de certaines personnes, artistes notamment, qui, écrasés par la machine d'extermination, ont néanmoins transformé le monde à la manière de cette petite goutte d'eau décrite par le docteur Albert Schweitzer : « *La force de l'idéal est incalculable. À regarder une goutte d'eau, on n'y voit trace de force. Mais qu'elle pénètre dans une fissure du rocher et s'y congèle, elle fera sauter le rocher.* » ■

Marcel Spisser, 19 février 2010

Le grand rendez-vous de l'AMAM

Rencontre des mémoires Mémoire et religions



Sous la direction de Jean-Pierre Rioux

Première en France, cette « Rencontre des mémoires » entend débattre librement, dans une perspective scientifique et civique, de questions qui engagent la mémoire des peuples, des nations, des régions, des groupes sociaux et des individus.

Elle souhaite contribuer à une réflexion sur ce qui nous lie au passé, sur l'art d'hériter et celui de transmettre, sur l'autorité que nos sociétés accordent au temps, sur notre capacité à nous souvenir : sur notre connaissance et

notre reconnaissance d'hier pour, ensemble, envisager demain. Elle se promet ainsi de faire avancer solidairement un travail de mémoire et un travail d'histoire.

Cette première édition aborde l'immense question du rapport entre la mémoire et les religions. Elle propose un colloque, organisé avec le concours de l'Institut Européen en Sciences des Religions de l'École Pratique des Hautes Études, des tables rondes, des conférences, des images, des rencontres et des débats.

Elle participe, le lundi 10 mai, à la Journée commémorative du souvenir de l'esclavage et de son abolition. Elle réserve des espaces aux institutions culturelles, aux associations, aux lieux de recherches, aux établissements scolaires, aux éditeurs et aux créateurs : à toutes celles et ceux qui souhaitent présenter leurs travaux et signaler leurs projets en rencontrant un large public. Les auteurs présents signeront leurs livres.

Le comité scientifique et d'organisation est présidé par l'historien Jean-Pierre Rioux (Vingtième siècle. Revue d'histoire). Il réunit Dominique Borne (IESR), Delphine Gougeon (Région Alsace), Jean-Paul Gully (Amis du Mémorial d'Alsace-Moselle), Damien Le Guay (Amitié Charles Péguy), Damaris Muhlbach (Collège de la Robertsau, Strasbourg), André Rauch (Université de Strasbourg), Marcel Spisser (Amis du Mémorial d'Alsace-Moselle), Gérard Traband (Région Alsace), Alphonse Troestler (Délégation à la mémoire régionale) et Marie-Claire Vitoux (Université de Haute-Alsace). ■

Rencontre
des Mémoires

Les Amis du Mémorial de l'Alsace-Moselle
La Délégation à la mémoire régionale
Jean-Pierre Rioux
présentent la Rencontre des Mémoires

MÉMOIRE
ET RELIGIONS

Strasbourg 10-12 mai 2010

Parmi les intervenants



Olivier Pêtré-Grenouilleau
Inspecteur Général de l'Éducation Nationale.
Les traites négrières, essai d'histoire globale, éditions Gallimard, 2004.



Dominique Borne
Doyen honoraire de l'Inspection Générale de l'Éducation Nationale, Président de l'IESR.
Enseigner la vérité à l'école ? Quels enjeux ?, éditions Armand Colin, 2007.



Jean-Robert Pitte
Membre de l'Institut, Président de la Société de Géographie, Président honoraire de l'Université Paris IV Sorbonne.
Le désir du vin à la conquête du monde, éditions Fayard, 2009.

PROGRAMME

Lundi 10 mai

Hôtel du Département, place du Quartier Blanc

- 17h 30 Ouverture
- 18h-19h 15 **Les religions du Livre ont-elles favorisé l'esclavage ou contribué à son abolition ?**
Conférence d'Olivier Pétré-Grenouilleau, Inspecteur général de l'éducation nationale qui a publié *Les traites négrières. Essai d'histoire globale* (Gallimard, 2004).
- 20h 30-23h 15 **Mission**, de Roland Joffé
Projection du film et débat présentés par Antoine de Baecque, historien, ancien directeur des Cahiers du Cinéma.

Mardi 11 mai

Maison de la Région Alsace - 1, place du Wacken

- 9h-12h 30 **La mémoire guerrière des religions : Colloque organisé avec le concours de l'Institut européen en sciences des religions.**
- Première partie : Dieu va-t-en-guerre**
Pourquoi et comment transmettre les récits primordiaux ?
Dominique Borne (IESR)
Le Dieu des armées dans la Bible, Jean-Marie Husser (Université de Strasbourg)
Guerre juste et paix juste chez Luther et Calvin, Yves Krummenacker (Université Jean Moulin Lyon III).
Débat.
- 14h-15h 30 **L'Europe a-t-elle besoin de religion ?** Table ronde présentée et animée par Damien Le Guay
participants : Catherine Trautmann (Parlement européen), Jean-Dominique Durand (Université Jean Moulin Lyon III), Jean-Paul Willaime (IESR), Damien le Guay (Amitiés Charles Péguy).
- 16h-17h 30 **L'avenir du patrimoine religieux.** Table ronde présentée et animée par Jean-Pierre Rioux
participants : Pierre Goetz (Patrimoine Religieux en Alsace), Sophie Laurant (Pèlerin), Philippe Markiewicz (Arts sacrés), Philippe Richert (Sénat), Yvon Tranvouez (Université de Bretagne occidentale), Jean-Pierre Rioux (Vingtième siècle. Revue d'histoire).
- 18h 30-20h **Église Saint-Thomas, rue Martin Luther**
Le vin et le divin
Conférence de Jean-Robert Pitte, membre de l'Institut, président de la société de géographie.

Mercredi 12 mai

Maison de la Région Alsace - 1, place du Wacken

- 9h-12h 30 **La mémoire guerrière des religions.** Colloque organisé avec le concours de l'Institut européen en sciences des religions.
- Deuxième partie : Combattants et martyrs**
Martyrs de la foi et Révolution française, Jean-Clément Martin (Université Paris I-Panthéon-Sorbonne)
Une mémoire européenne des guerres, de Verdun à Auschwitz, Annette Becker (Université Paris Ouest Nanterre La Défense)
La mémoire du religieux dans le conflit du Proche Orient, Stéphanie Lathier (IESR).
Débat.
- 13h 30-14h 30 **L'islam, le temps et la mémoire.**
- Salle 1 | Rencontre**
avec Daniel Rivet, professeur émérite à l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne et ancien directeur du Centre d'histoire sociale de l'islam méditerranéen de l'École des hautes études en sciences sociales.
- Salle 2 | François d'Assise entre histoire et mémoire.**
Conférence d'André Vauchez, membre de l'Institut, ancien directeur de l'École française de Rome.
- 15h-16h30 **Un temps pour Dieu, un temps pour soi.** Table ronde présentée et animée par André Rauch.
Annette Becker (Université Paris Ouest Nanterre La Défense), Georges Bischoff (Université de Strasbourg), Evelyne Cohen (École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques), André Rauch (Université de Strasbourg).
- 16h30-16h50 **Conclusion**
par Jean-Pierre Rioux et Etienne François (Université de Berlin).
- 17h30-19h **Comment nous refaire une mémoire commune ?**
par Emmanuel Hoog, président-directeur général de l'INA.
Salle blanche de la Librairie Kléber, place Kléber.

Pour tout renseignement contacter :

- Marcel Spisser / T. 03 88 34 75 42
- Jean-Paul Gully / T. 03 88 29 98 15 / j-p.gully@orange.fr



Jean-Clément Martin
Professeur émérite à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne.
La Vendée et la Révolution : Accepter la mémoire pour écrire l'histoire, éditions Perrin, collection Tempus, 2007.



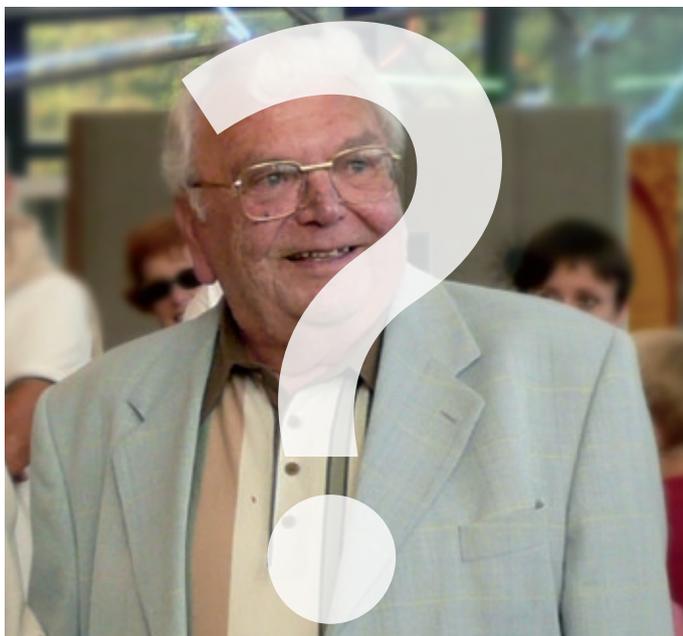
Catherine Trautmann
Maître en théologie protestante, Député européen.
Sans détour, éditions Le Seuil, 2002.



Philippe Richert
Questeur du Sénat, Président du groupe sénatorial d'études sur le patrimoine architectural.
Passion d'Alsace, éditions La Nuée Bleue, 2009.

Rallye 2009

Joseph l'insoumis et Tharsice le Luftwaffenhelfer



Mais qui est donc ce mystérieux personnage ? Où habite-t-il ? Quels sont les deux messages qu'il s'apprête à communiquer... à ceux qui le trouveront ?

Par cette belle matinée ensoleillée du 27 septembre d'un « été indien » aux magnifiques couleurs automnales, trente et un équipages s'élancent depuis Sélestat à la quête de cette double énigme qu'on ne découvrira que progressivement.

Un départ bien studieux, car avant de recevoir la feuille de route, il faut rejoindre le CIDH (Centre International d'Initiation aux Droits de l'Homme) et se soumettre à un questionnaire sans complaisance pour permettre à la maîtresse des lieux, Renée Weber, d'évaluer le degré d'adhésion des concurrents à nos valeurs républicaines.

Ouf, tous les participants dépassent largement le niveau requis.

Pimentée de devinettes, charades et questions historiques plus sérieuses, la feuille de route ne laisse aucun répit. Il faut trouver dans cette cité humaniste la maison où, le 14 octobre 1681, Louis XIV reçut l'hommage du Magistrat de Strasbourg, localiser l'emplacement de l'incunable qui porte la plus ancienne mention du mot « Amérique » inventé à Saint Dié, se rendre dans un village qui, au moment de l'annexion, s'appelait Kestenholz, saluer au passage la première femme devenue « Grand Maître de la Confrérie St Etienne », transcrire le sobriquet dont sont affublés les habitants de Neuve Eglise, se recueillir au « cimetière bourgeois » de Villé, subir la terrible « épreuve du canard » (reconnaître à l'aide de quelques gouttes répandues sur un morceau de sucre, le fruit à l'origine de cet alcool blanc, produit emblématique d'une vallée où on distille tout ce qui pousse !) ...avant de tomber épuisés dans les bras de notre Grand Rôtisseur « Maître Jean-Paul » dont le barbecue sait restaurer toutes les forces défailtantes...

Ce n'est qu'au début de l'après-midi que le puzzle se complète et se précise. Les plus fûtés se présentent dès 15 heures chez le mystérieux personnage à identifier : en réunissant maintes informations apparemment futiles, ils ont sonné au 62 de la rue Principale à Triembach-au-Val... et c'est notre ami Tharsice Kuhn, l'homme de la photo, qui les a accueillis, chaleureux comme à l'accoutumée.

Quelle charge d'émotion quand il fait visiter la cave, cave-cache et à présent cave-musée, où pendant plus de deux ans, son frère aîné Joseph s'est caché dans un réduit de trois mètres de long et soixante centimètres de large pour échapper à l'incorporation de force ! (voir Courrier du Mémorial n° 13, p. 8-9).

Sauvé au moment de la Libération, le malheureux Joseph devait décéder brutalement en septembre 1947, à l'âge de 25 ans, sans doute des suites de cette claustration.

Tharsice est intarissable quand il raconte ses souvenirs de guerre. Et c'est ainsi que ceux qui ont des oreilles pour entendre, apprennent qu'il a lui-même été incorporé de force... à 16 ans ! Il a fait partie des quelques 1600 jeunes collégiens et lycéens alsaciens incorporés de force entre 1943 et 1945 comme Luftwaffenhelfer, des gamins arrachés à leurs bancs d'école pour leur apprendre à servir les pièces de D.C.A., à abattre des avions, à tuer...

C'était le deuxième message qu'on attendait de cette rencontre avec un authentique témoin.

Mais déjà il faut, hélas, quitter Tharsice, qui est désormais submergé par l'arrivée d'autres équipes. Il s'agit à présent de constater sur place les vestiges de cette guerre aérienne ; pour cela, il faut passer le col de Steige, rejoindre la vallée de la Bruche et ...rechercher dans la forêt de Ranrupt une stèle qui marque l'emplacement où est tombé un avion abattu le 26 février 1944. Une inscription rend hommage aux quatre aviateurs anglais qui ont tout fait pour éviter que leur avion, touché par la DCA allemande à Baccarat ne s'écrase sur le village de Ranrupt...

Désormais, la route est ouverte pour rejoindre le Mémorial de Schirmeck. Un peu de culture, un peu de logique, un peu de chance étaient nécessaires pour répondre aux énigmes du rallye.

Des récompenses et le trophée Jean-Louis English ont été remis aux vainqueurs par Frédéric Bierry, le maire de Schirmeck. ■



arrivée : 18h



Dès à présent reprenez la date
du prochain rallye :
dimanche 26 septembre 2009



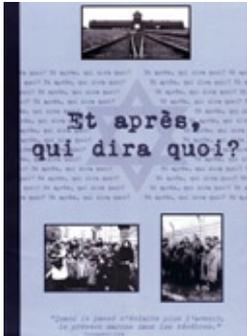
Le Palmarès



- 1^{er}**
L'équipe de Bernard et Fernande Klingenschmidt, Anne-Marie et Jacques Schumpp
(Remporte le trophée Jean-Louis English)
- 2^e**
L'équipe de Christophe et Jenny Jeanpierre, Isabelle et Patrick Jecker
- 3^e**
L'équipe de Gérard et Christophe Riegel et Grégory Munch.

Au Gymnase Jean Sturm, un travail original d'exploitation de sources en grande partie inédites

Non! Les juifs ne se sont pas laissés conduire à l'abattoir comme des moutons!



Les élèves ont particulièrement suivi le convoi 46

Notre classe de Terminale S3 du Gymnase Jean Sturm de Strasbourg a été invitée à participer à un concours national visant à sensibiliser la jeunesse aux horreurs de la Shoah. Vivement poussés par notre professeur d'Histoire et de Géographie, Madame Anne Heintz, nous nous sommes engagés dans ce projet, de l'ébauche à la réalisation d'une brochure.

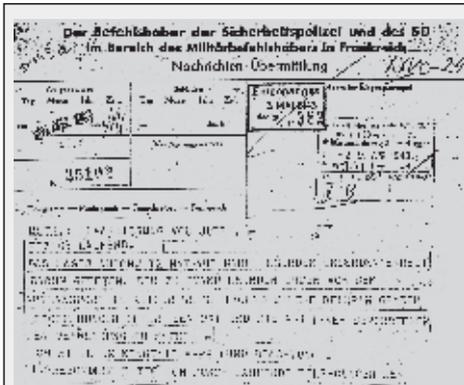
Ce concours nous a permis d'entreprendre des recherches approfondies et de réaliser deux voyages très intéressants, un à Paris pour visiter le Mémorial de la Shoah, l'autre au camp d'Auschwitz-Birkenau en Pologne.

Grâce à cette entreprise nous avons été en mesure de mettre des images sur un thème d'étude qui peut paraître « lointain » lorsqu'il est présenté dans un cours, entre les quatre murs d'une classe... L'ensemble de notre travail, effectué en équipes, les réflexions qu'il a suscitées, tout cela a représenté pour nous tous un profond enrichissement au plan historique et surtout moral. Notre travail a abouti à la rédaction d'un fascicule intitulé « Et après, qui dira quoi? », titre qui évoque l'importance du témoignage des rescapés, un fascicule reflet de nos émotions, de nos questionnements, et dont nous publions ici quelques extraits.

Les élèves de la Terminale S3

Une destination à garder secrète

Ce télégramme allemand nous fait comprendre que les Allemands veulent que les juifs ignorent tout de leur destination finale afin d'éviter résistance et panique. On comprend aussi que l'administration des camps tel celui d'Auschwitz-Birkenau est toute puissante.



Du Commandant de la Police de Sécurité et du Service de Sécurité en charge des commandements militaires français

Aux Commandants de la Police de Sécurité et du Service de Sécurité pour les territoires occupés des Pays-Bas à La Haye ; Commandant de la Police de Sécurité à Paris, Dr Knochen ; Commandants de la Police de Sécurité et du Service de Bruxelles et de Metz.

Objet : Évacuation des juifs

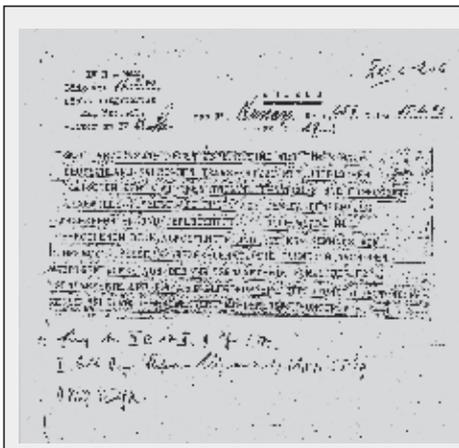
Le camp d'Auschwitz a, pour des raisons faciles à comprendre, renouvelé la demande pour qu'en aucun cas, avant le départ des juifs, des

informations ne filtrent sur le lieu et les conditions de leur évacuation.

Je vous demande de prendre ceci en considération et de le respecter. Je demande en particulier à être informé en permanence par les commandos qui accompagnent les trains. Aucune allusion ou supposition quant aux conditions d'hébergement ne doit être faite aux juifs pendant le voyage afin de ne provoquer une quelconque résistance. Auschwitz doit veiller à accorder une importance particulière à la réalisation urgente de perspectives de travail. La prise en charge des transports et autres dispositions y attendant doit donc se réaliser, si possible, sans heurts ni problèmes.

Télégramme allemand faisant mention d'évasions survenues dans le convoi du 13 février

Suite à ces événements, le télégramme énumère les mesures à prendre :



- 1/ La fouille des prisonniers ou plutôt des juifs doit être totale (ne pas laisser de couteaux de poche, de couverts, etc).
- 2/ Dans les wagons de prisonniers masculins il doit y avoir 2-3 gendarmes français pour la surveillance.
- 3/ Lors du transport les juifs masculins doivent se séparer de leur bagage.
- 4/ Tous les prisonniers masculins doivent être assis ou couchés dans les wagons (ne pas accepter de personnes debout).
- 5/ Toutes les vigies doivent être occupées pour un meilleur aperçu (M.Pi. si disponibles).

- 6/ À chaque arrêt des wagons, contrôler les fermetures et les éventuelles dégradations.
- 7/ Le train ne doit pas longer de quais (arrêt avant ou après la gare ou sur voie annexe).
- 8/ Entretenir une vitesse régulière.
- 9/ Femmes et enfants dans des wagons séparés.
- 10/ Les voitures du commando d'accompagnement se trouvent à la fin de chaque tiers de train.

Parmi les victimes, ils étaient dans le convoi 46 du 9 février 1943 :



Les enfants de la famille Zausznica : Bruna, 15 ans ; Fajga, 17 ans ; Salomon, 7 ans, et Téma, 10 ans.



Sabine Herszlikowitz, 7 ans.



Renée Fajnsznajder, 5 ans.



Paul Sternberg, 7 ans.



Albert Kwiatkowski, 8 ans.



Susel Latowicz, 13 ans.

Tableau des convois

Liste des convois de la seule année 1943

DATE DE DÉPART	N° du convoi	LIEU DE DÉPART	CAMP DE DESTINATION	NOMBRE DE DEPORTÉS	GAZÉS À L'ARRIVÉE AU CAMP DE DESTINATION	SELECTIONNÉS AU CAMP DE DESTINATION	SURVIVANTS EN 1945
09/02/1943	46	DRANCY	AUSCHWITZ	1000	816	77 92	21 dont 7F
11/02/1943	47	DRANCY	AUSCHWITZ	998	802	143 53	10 dont 1F
13/02/1943	48	DRANCY	AUSCHWITZ	1000	689	144 165	12 dont 1F
02/03/1943	49	DRANCY	AUSCHWITZ	1000	881	100 19	6 dont 2F
04/03/1943	50	DRANCY	MAIDANEK	998	minimum 950	? ?	3H
06/03/1943	51	DRANCY	MAIDANEK	994	minimum 950	? ?	4H
23/03/1943	52	DRANCY	SOBIBOR	1008	minimum 950	? ?	0
25/03/1943	53	DRANCY	SOBIBOR	1018	970	15	5H
23/06/1943	55	DRANCY	AUSCHWITZ	1000	518	283 217	72 dont 37F
18/07/1943	56	DRANCY	AUSCHWITZ	1000	440	369 191	43 dont 16F
31/07/1943	57	DRANCY	AUSCHWITZ	1000	727	218 55	28 dont 18F
02/09/1943	58	DRANCY	AUSCHWITZ	1000	662	232 106	13 dont 3F
07/10/1943	59	DRANCY	AUSCHWITZ	1000	491	340 169	31 dont 2F
28/10/1943	60	DRANCY	AUSCHWITZ	1000	613	284 103	42 dont 3F
20/11/1943	61	DRANCY	AUSCHWITZ	1200	914	241 45	29 dont 2F
07/12/1943	62	DRANCY	AUSCHWITZ	1000	661	267 72	42 dont 2F
17/12/1943	63	DRANCY	AUSCHWITZ	850	505	233 112	22 dont 4F

Oui ! Des juifs ont aussi participé à des réseaux de résistance !
La suite de notre enquête dans le prochain numéro...

Peindre la Shoah

Francine Mayran, peintre et psychiatre née après la deuxième guerre mondiale, présente dans l'exposition de ses peintures et textes *La Shoah et son ombre un travail de mémoire, marquant les traces d'un passé horrifiant. Son exposition «Empreintes du passé, transmissions de mémoire» a été présentée au Memorial de l'Alsace-Moselle en décembre 2009.*

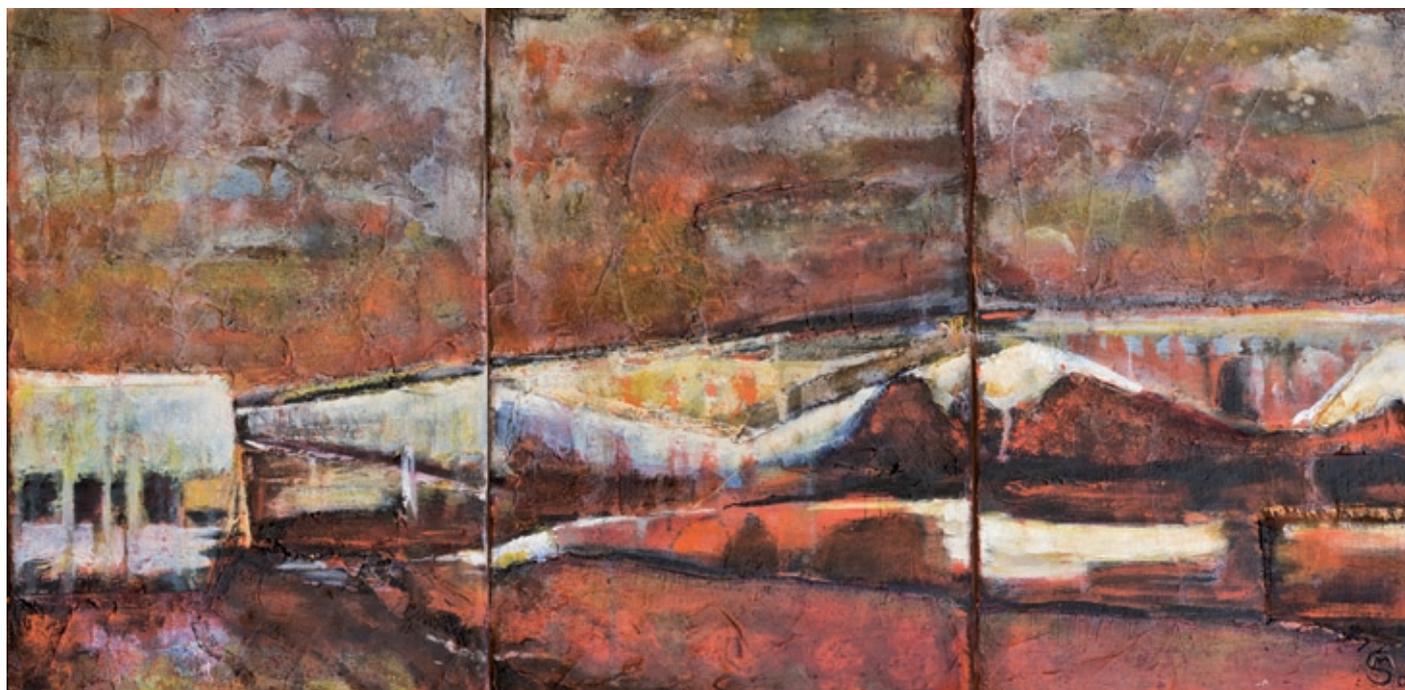
Il s'agit, pour elle, au travers de ses peintures sur la Shoah et de ses textes trilingues, d'interroger la responsabilité des hommes témoins de l'Histoire, de proposer une réflexion sur l'indifférence tant face à la Shoah que face à d'autres génocides et de représenter les traces d'un drame collectif chez les survivants et les descendants, pour une transmission de mémoire.



Une train du dernier voyage, 40 x 80 cm



De l'enfer vers l'inconnu, 160 x 200 cm



Une ère glaciaire, 34 x 72 cm

Ses peintures de paysages laissent pressentir la survenue d'un drame. Difficile à reconnaître, mais c'était ici, chez vous, chez nous, près, tout près de nous. C'était terrible, impossible, incompréhensible, quasi-indicible. À l'avenir, comment repérer les prémices du mal, avant qu'il ne soit trop tard? Comment rester en éveil face à l'intolérance, face aux injustices, face à l'inhumanité?

Ses peintures de déportés symbolisent tous les génocides, la souffrance collective d'un peuple, la souffrance humaine d'un individu, la meurtrissure d'un rescapé, la douleur d'un descendant. Peut-être le regard de ces hommes, de ces femmes, leur interpellation, leur message sortiront le monde d'une hypnose collective face au Mal.

Ses peintures de survivants à la libération des camps et de survivants aujourd'hui, des juifs comme des résistants, des survivants médiatiquement connus, d'autres anonymes, témoignent chaque fois d'une expérience indélébile. À la dureté du béton et à l'anonymat d'une numérotation mécaniquement tracée qui renvoie aux traces de la Shoah, s'oppose la chaleur d'un visage humain. C'est l'échec de la volonté de deshumanisation qui n'a pas annihilé l'humanité de chaque rescapé.

Ses poèmes attendant aux toiles veulent donner la parole à ceux qui ne sont plus là pour parler, pour que le spectateur soit interpellé. Les textes sont rédigés en trois langues pour rapprocher par delà les frontières et symboliser le respect des différences entre les peuples.

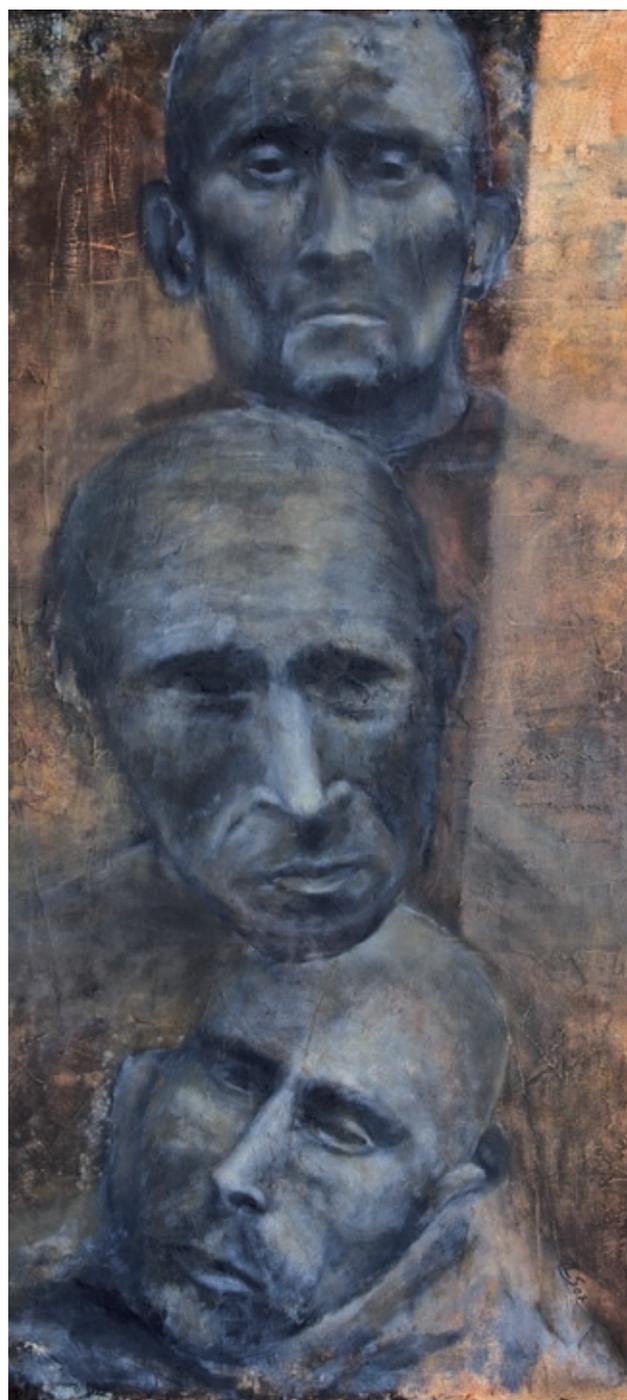
Peindre et écrire sont des petits cailloux sur la tombe des morts, des paroles de soutien aux survivants pour leur permettre de lâcher leur fardeau de culpabilité. « Nous sommes tous marqués d'avoir réalisé la capacité de barbarie de l'homme civilisé. Ce passé continue à accompagner le présent. Ne pas se remémorer c'est donner la victoire aux assassins, c'est enterrer nous même notre histoire et tous ceux qui sont morts dans les camps, sans sépulture. »

La mémoire de la tragédie ne doit pas disparaître avec l'individu qui en porte les traces. Il faut des porteurs de mémoire, pour transmettre un espoir en l'avenir, un espoir en un homme meilleur, qui empêche les haines, qui s'enrichit des différences, pour dominer le mal.

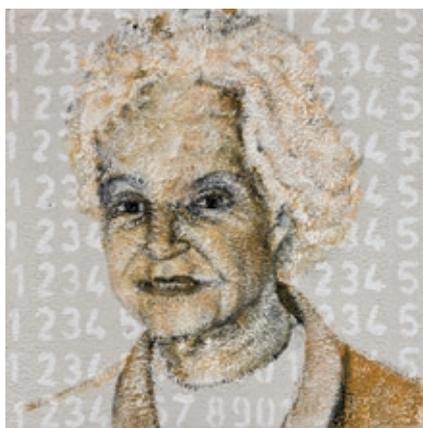
C'est pourquoi un « chemin de mémoire » s'est mis en place depuis 2008, au travers de plusieurs expositions jusqu'en 2011, de Strasbourg à Vilnius, en passant par Karlsruhe, le Mémorial de l'Alsace-Moselle de Schirmeck, le Conseil de l'Europe, le Centre National de la Paix de Verdun, le Camp du Struthof et le Fort de Breendonk en Belgique.

Ce travail de mémoire a amené la parution récente du livre de peintures et textes trilingues *La Shoah et son ombre* chez l'éditeur Arthenon, (disponible en librairie et à la librairie du Mémorial de l'Alsace-Moselle). ■

Francine Mayran
www.fmayran.com
francine.mayran@gmail.com



Derniers regards, 150 x 100 cm



Marie-José Chombart de Lawe



Lucie Aubrac



Sam Braun



Simone Veil

Le théâtre, outil de résistance et de survie dans les camps nazis et vichystes



Dessin de France Audoul, déportée à Ravensbrück.

Que devient le théâtre face à un régime autoritaire et totalitaire ?

La réponse pourrait être que ce régime fort investit le théâtre, le subordonne à lui, pour le rendre outil de propagande, et l'utiliser à des fins perverses. Les Nazis ont utilisé les outils artistiques et les artistes pour diffuser leurs idées, leur image, et leur esthétique, les rendant ainsi complices de leur politique. Question légitime, qui trouve ici sa réponse : le théâtre pouvait-il alors être réinvesti par d'autres, pour la lutte, comme outil de contre-pouvoir, allant à l'encontre de cette politique fanatique ?

« Ce n' est pas trop dire que l' art dramatique [...] nous a réellement sauvés.¹ »

Les réalités de détention et de création étaient très diverses selon les camps nazis et vichystes. Il faut d'abord séparer les créations officielles des officieuses. Les risques, le ton, l'approche ne sont pas les mêmes. Dans les camps d'internement et les camps de prisonniers (stalag et oflag), les prisonniers ne sont pas tenus de travailler, ils doivent alors combattre la terrible oisiveté qui nuit gravement au moral et à l'état psychologique et physique des internés. Dans les camps de concentration et d'extermination, les déportés doivent travailler durement dans des conditions extrêmes ; outre les « orchestres officiels des camps », il leur était tout à fait interdit de créer, sous menace de mort.

Ces théâtres, clandestinement ou au grand jour, ont donc choisi de prendre la parole pour dénoncer les vices et les rouages du système concentrationnaire. Ils sont donc rattachés à la résistance « morale ». Allant au-delà d'un art pour l'art, ces créations issues des camps relèvent toutes de l'engagement de vie, et sont empreintes de messages forts allant à l'encontre du système mis en place par les Nationaux-socialistes.

Au fil des rencontres², les témoins nous ont appris à quel point le théâtre aura été salutaire, primordial, à quel point il les aura nourris de l'intérieur, et leur aura redonné moral et force. Derrière eux, à travers leurs récits de vie, ces personnes nous ont laissé des traces de cette résistance intérieure.

1- Georges Lherminier, in *Le camp des aspirants, L'amicale du camp des aspirants* (Ed), Moulins, 1991, p 82.

2- L'auteur de cet article, Claire Audhuy, doctorante en arts du spectacle à l'Université de Strasbourg, mène des recherches portant sur « le théâtre dans les camps nazis et vichystes » et va ainsi à la rencontre de nombreux témoins, anciens prisonniers, internés, déportés de toute l'Europe.

3- Anne Grynberg, *Les camps de la honte, les internés juifs des camps français, 1939-45*, La Découverte & Syros, Paris, 1999, pp 256-257.

*« Nous avons fait du théâtre à Gurs,
Savez-vous ce que cela veut dire ?
Le monde s' estompait derrière les barbelés,
Nous étions huit mille, hommes et femmes,
Pauvres et déracinés.
Nous vivions dans la plus profonde misère,
Oubliés, orphelins,
Parqués dans des baraques sinistres.
L'ouragan de la guerre avait soufflé
sur nos têtes.
Savez-vous ce que cela signifie ?
Nous avons joué pour rester en vie,
Personne ne sait ce que cela veut dire
vraiment.
Pour Ibsen, un seizième de pain,
Pour « Le songe d' une nuit d' été », un œuf,
Et peut-être une poignée de semoule,
avec dédain.
Nous avons répété par des nuits glacées,
Affamés, à moitié évanouis,
Nous avons chanté et dansé, pleuré et ri,
Et porté la joie et la lumière, la vie,
À des milliers de spectateurs.
Vous ne savez pas ce que cela signifie.
Nous avons ranimé les désespérés,
Rendu courage, redonné espoir et foi.
Toutes les souffrances de l'humanité
Nous les avons éprouvées nous-mêmes,
Mais nous avons fait du théâtre...
Songez à ce que cela signifie. »³*



Les spectateurs du Stalag IV C lors d'une représentation théâtrale.
(collection David avec l'aimable autorisation de Frédérique.)

Zoom sur l'œuvre de Germaine Tillion.
Engagée et résistante
au cœur du système nazi.

Biographie :

- 1907-1934 : enfance et formation d'ethnologue.
- 1934-1940 : ethnologue dans les Aurès.
- 1940-1954 : résistance, déportation à Ravensbrück et engagement.
- 1954-1962 : dans l'Algérie en guerre.
- Après 1962 : nouvelles recherches, nouveaux combats.
- Avril 2008 : décès de Germaine Tillion à l'âge de 101 ans.



Germaine Tillion, centenaire.

Une opérette à Ravensbrück appelée aussi *Le Verfügbar aux Enfers* est paru aux éditions La Martinière et Points. Cette dernière édition reprend la couverture initiale du carnet rempli dans le camp par Germaine Tillion.



Germaine Tillion a été arrêtée et déportée dans le camp de concentration de Ravensbrück en 1943 pour faits de résistance au sein du Réseau du Musée de l'Homme. Arrivée là-bas, déportée NN, elle décide de continuer ses recherches d'ethnologue au sein du système nazi, venant à analyser la société des camps, composée de deux populations : les nazis et leurs prisonniers. Elle décide de se soustraire au travail, aidée par ses camarades, se cachant dans un carton pour donner naissance à une revue théâtrale intitulée *Une opérette à Ravensbrück*.

Le théâtre est l'arme choisie par la résistante Germaine Tillion pour rassembler ses camarades, appeler à la lutte, et continuer le combat. L'auteur se fait alors linguiste du système nazi et apporte un éclairage d'une extrême précision, permettant à ses amies de comprendre les rouages du système et d'appréhender la langue mensongère du Troisième Reich. Geneviève de Gaulle-Anthonioz, camarade de déportation, expliquera : « ce que tu nous as alors communiqué n'était rien de moins que ta connaissance du monde concentrationnaire. Exactement ce qu'il nous fallait pour ne pas être détruites par son apparente absurdité. [...] En t'écoulant, nous n'étions plus des Stück, mais des personnes, nous pouvions lutter car nous étions des personnes.⁴ » Le soir, dans son block, Germaine Tillion lisait son opérette à ses camarades. Cette œuvre n'a donc jamais été jouée au camp, mais entièrement composée en son sein.

Une opérette à Ravensbrück appelée aussi *Le Verfügbar aux Enfers* est paru aux éditions La Martinière et Points. Cette dernière édition reprend la couverture initiale du carnet rempli dans le camp par Germaine Tillion.

L'histoire de l'opérette intitulée *Le Verfügbar aux Enfers* prend place dans le camp de Ravensbrück mais ne s'y cantonne pas. « Le Naturaliste », sorte de narrateur, donne une conférence sur une nouvelle espèce appelée « Verfügbar ». Il en donne les principales caractéristiques et en explique l'évolution à travers plusieurs phases. Cette conférence est peu à peu arrêtée par la prise de parole des Verfügbar, les déportées de Ravensbrück, ces NN, dont font partie Lulu de Colmar, Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Anise Postel-Vinay et Germaine Tillion. Dès lors qu'elles ont la parole, elles vont raconter leur quotidien dans le camp, et en analyser, ensemble, les tenants et les aboutissants, en donnant ainsi à comprendre le système concentrationnaire. Ainsi surgissent des explications linguistiques du vocabulaire spécifique des camps, des statistiques sur le temps de survie dans les camps, des projections dans un autre monde dans lequel les Verfügbar font le tour des bonnes tables de France. C'est avec un

humour noir, et une lucidité surprenante, que les Verfügbar vont nous conter les camps et ses deux populations : les nazis, les « Blokovas », les tortionnaires d'un côté, et les déportées de l'autre.

Cette opérette est une œuvre, d'abord parce qu'elle constitue à elle seule le résumé de ce qu'aurait été « une encyclopédie en dix volumes sur le système concentrationnaire, et sur les particularités de Ravensbrück⁵ », parce qu'elle est un acte fort de résistance (elle écrivait pour remonter le moral de ses camarades et pour qu'elles soient lucides sur leur situation. En réaction au principe d'inhumanité et de déshumanisation mis au point par les Nazis, tout acte de solidarité devenait alors un acte de résistance), et enfin parce que son contenu est extraordinairement riche. Il s'en dégage une grande culture, de nombreuses références, un mélange subtil de poésie, d'humour noir et de belles musiques. Elle parodie toute une série d'auteurs connus à l'époque, jonglant par exemple entre des airs enfantins (*Au clair de la lune*) et des grands airs d'opéra (*Le carnaval des animaux* de Saint-Saëns).

L'extrait :

- Chœur des Vieux :* - On te brûlera, et ta graisse encore servira
Nénette : - À quoi ?
Chœur des Vieux : - À faire du savon, à graisser les locomotives...
Le naturaliste : - En tous cas, si c'est la graisse qu'on récupère, vous remarquerez que même post-mortem, notre animal trouve le moyen de saboter, le sabotage étant d'ailleurs le trait le plus remarquable de son activité.
Le chœur : - Nous sabotons, nous sabotons.

Sur l'air d'une chansonnette, c'est un message explicitement diffusé et repris en chœur par tous les personnages de la Revue. En faisant chanter toutes ces femmes, Germaine Tillion désigne la communauté soudée, chantant les mêmes hymnes de lutte. L'auteur dira plus tard : « Survivre, notre ultime sabotage ! » Le mot d'ordre est donné : Sabotez le travail, enfreignez les règles, désobéissez !

Ces moments de lecture sont un appel à la lutte et à la révolte... et une béquille pour l'honneur et le moral de ces femmes. ■

Claire Audhuy

4- Germaine Tillion, *La traversée du mal*, préface de Geneviève De Gaulle-Anthonioz, Seuil, Paris, p 6.

5- Propos tenus par Claire Andrieu, professeure de Sciences politiques, lors de la journée d'étude Femmes et déportation, du 12 mars 2008, à Angers, organisée à la maison des sciences humaines.

6- Germaine Tillion, *Une opérette à Ravensbrück*, op.cit., p 48.

CLAIRE AUDHUY RECHERCHE DES TÉMOINS DES CAMPS AYANT VU, LU OU JOUÉ DU THÉÂTRE.

Pour la joindre : 06 65 55 75 30. Claire.audhuy@wanadoo.fr

L'art, mémoire de la guerre

Des artistes de toutes les disciplines se sont unis pour stigmatiser les horreurs du crime nazi...

La poésie

Ô, vous qui savez!

« Ô vous qui savez
saviez-vous que la faim fait briller les yeux
que la soif les ternit
Ô vous qui savez
saviez-vous qu'on peut voir sa mère morte
et rester sans larmes
Ô vous qui savez
saviez-vous que le matin on veut mourir
que le soir on a peur
Ô vous qui savez
saviez-vous qu'un jour est plus qu'une année
une minute plus qu'une vie
Ô vous qui savez
saviez-vous que les jambes sont plus vulnérables
que les yeux
les nerfs plus durs que les os
le cœur plus solide que l'acier
saviez-vous que les pierres du chemin ne
pleurent pas
qu'il n'y a qu'un mot pour l'épouvante
qu'un mot pour l'angoisse
Saviez-vous que la souffrance n'a pas de limite
l'horreur pas de frontières
Le saviez-vous
Vous qui savez »

Charlotte Delbo

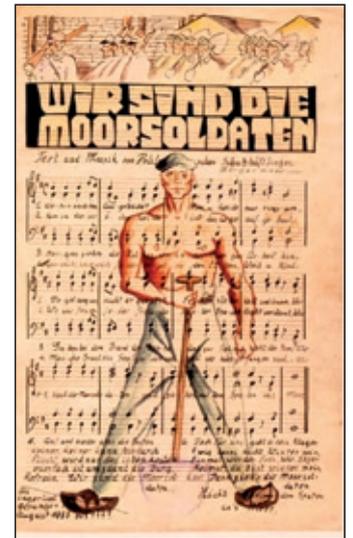
Intellectuelle et femme de théâtre (elle a travaillé avec Louis Jouvet), Charlotte Delbo (1913-1985) s'est très tôt engagée du côté des communistes, sans pour autant adhérer au parti. Résistante, elle est arrêtée et déportée dans le convoi du 24 janvier 1943 pour Auschwitz où elle est internée avant d'être transférée à Ravensbrück. Son œuvre testimoniale, l'une des plus importantes sur la terreur concentrationnaire nazie, se prolonge par de nombreux textes – théâtre et poésie – qui confirment son engagement contre toute forme d'oppression.

(Le dossier Charlotte Delbo, revue pluridisciplinaire de la Fondation Auschwitz, éditions Kimé, 2009).

Le chant

Wir sind die moorsoldaten ou Le chant des soldats du marais

Ce chant est l'une des premières mélodies créées dans l'univers concentrationnaire, au camp de Börgermooz en 1934. Dénonçant le sort misérable fait aux détenus, il est un appel au courage et à l'espoir. Devenu le modèle du genre, à l'origine de toute une série de chants de déportation, il eut un impact considérable à l'intérieur comme à l'extérieur du camp. Il a connu de nombreuses variantes et adaptations dont la plus connue a été réalisée en exil par Hanns Eisler en 1935. La version française fut vraisemblablement conçue à Dachau.



Document : Stiftung Archiv der Akademie der Künste, Arbeiterliedarchiv. KZ-Lieder 171, Berlin.

La peinture

Né en 1920, Camille Claus est un des plus grands peintres alsaciens du XX^e siècle. Élève des Arts Décoratifs à Strasbourg au début de la guerre (1940-1942) il est déporté au camp de Schirmeck comme « peintre décadent », puis incorporé de force dans la Wehrmacht et transféré sur le front russe ; fait prisonnier par les soviétiques il aboutit au camp de Tambov... Tout de suite après son retour à Strasbourg il reprend ses pinceaux et restitue l'univers concentrationnaire soviétique : une série de toiles d'une force émotionnelle intense.



Les zombies de Tambov, Camille Claus



Le dessin

Sonderkommando

L'ouverture d'une chambre à gaz. Il s'agit d'un dessin, parmi d'autres, du sonderkommando David Olère, qui réussit à survivre. Olère l'exécuta un an après la fin de la guerre.

« Le sonderkommando (brigade spéciale) était un groupe de prisonniers juifs que les Allemands forçaient à effectuer le travail le plus effroyable. Ces hommes vivaient à l'écart de tous les autres prisonniers et du monde extérieur. Leur « travail » qu'ils effectuaient sans répit jusqu'au jour où eux-mêmes étaient tués et remplacés par un nouveau groupe de « morts-vivants » consistait à vider les chambres à gaz, ouvrir la bouche des morts pour arracher les dents en or, couper les cheveux des mortes et incinérer ensuite les cadavres dans les fours ou les fosses. »

in *Dites-le à vos enfants, histoire de la Shoah en Europe 1933-1945*, éditions Ramsay, 2000, p.139.

Le journal intime

Le plus connu est incontestablement celui d'Anne Franck. Née en 1929, Anne passe la plus grande partie de son enfance à Amsterdam. En juillet 1942 elle est contrainte de se cacher avec sa famille dans le grenier de l'immeuble où travaillait son père afin d'échapper aux rafles. Afin de tromper l'ennui et la solitude elle tient un journal intime... En 1944 les Franck sont découverts et déportés à Bergen-Belsen ; seul le père surviva. Anne meurt en mars 1945, un mois avant la libération du camp.

Son journal commence le 20 juin 1942. En guise d'introduction elle résume sa vie passée : « *Comme on ne comprendra rien à ce que je raconte si je commence de but en blanc, il faut que je résume l'histoire de ma vie...* »

« ...À partir de mai 1940, c'en était fini du bon temps, d'abord la guerre, la capitulation, l'entrée des Allemands, et nos misères, à nous les juifs, ont commencé. Les lois antijuives se sont succédées sans interruption et notre liberté de mouvement fut de plus en plus restreinte. Les juifs doivent porter l'étoile jaune ; les juifs doivent rendre leurs vélos ; les juifs n'ont pas le droit de prendre le tram ; les juifs n'ont pas le droit de circuler en autobus, ni même dans une voiture particulière ; les juifs ne peuvent aller faire leurs courses que de trois heures à cinq heures ; les juifs ne peuvent aller que chez un coiffeur juif ; les juifs n'ont pas le droit de fréquenter les théâtres, les cinémas et autres lieux de divertissement ; les juifs n'ont pas le droit d'aller à la piscine, ou de jouer au tennis, au hockey ou d'autres sports ; les juifs n'ont pas le droit de faire de l'aviron ; les juifs ne peuvent pratiquer aucun sport en public. Les juifs n'ont plus le droit de se tenir dans un jardin chez eux ou chez des amis après huit heures du soir ; les juifs n'ont pas le droit de rentrer chez des chrétiens ; les juifs doivent fréquenter des écoles juives, et ainsi de suite, voilà comment nous vivions et il nous était interdit de faire ceci ou de faire cela. Jacques me disait toujours « je n'ose plus rien faire, j'ai peur que ce soit interdit. » »

La B.D.

Edmond-François Calvo (1892-1958) est un extraordinaire dessinateur animalier. Pendant la guerre c'est dans la clandestinité qu'il réalise son œuvre la plus célèbre : une allégorie animalière du conflit en deux fascicules parus aux éditions G.P. en 1944-1945, et réédités en 1995 par Gallimard :

Fascicule 1 : *Quand la bête est déchaînée*

Fascicule 2 : *La bête est morte*

Voici comment Calvo présente l'annexion de l'Alsace :



Le procédé du conte animalier sera repris après la guerre par Art Spiegelman ; tout le monde connaît les deux volumes de *Maus*, le brillant récit du cauchemardesque voyage de son père dans les camps au cours de la seconde guerre mondiale. Spiegelman démontre ainsi que « les bandes dessinées ne sont pas forcément réservées aux enfants et que l'on peut raconter une histoire complexe dans une suite de petits rectangles renfermant des mots et des dessins, et atteindre toute la puissance émotionnelle et intellectuelle de la grande littérature. »

Paul Auster in *Bons baisers de New-York*, Flammarion, 2003.

Témoignage de François Amoudruz (fin)

Un adolescent face à la déportation

Chapitre 3 : l'évacuation du camp et les marches de la mort

Cela dura ainsi jusqu'au 16 avril 1945, le jour où le commandant du camp a rassemblé tous les prisonniers, annonçant qu'il fallait évacuer le camp pour une raison qui nous était évidemment inconnue, selon le principe vital des camps : « Hier ist kein warum ! ».

On nous poussa vers les rails du chemin de fer dans la nuit tombée. Les SS nous obligèrent à monter dans des wagons à bestiaux. Après quelques jours, l'avant de notre train fut bombardé par les alliés : il y eut peu de morts, mais la locomotive fut détruite.

Nous étions stoppés net quelque part en Tchécoslovaquie, mais je ne savais pas encore où nous nous trouvions. Nous fûmes contraints de poursuivre notre route à pied vers une destination inconnue et toujours encadrés par la férocité des SS.

Nous étions épuisés, encore davantage affaiblis par le manque total de nourriture. Beaucoup d'hommes n'ont pas survécu à cette terrible épreuve. Les SS achevaient ceux qui tombaient d'un coup de revolver dans la nuque. Pourquoi ne nous avait-on pas tous tués sur place avant d'évacuer le camp ? Cela reste encore un mystère aujourd'hui.

Pour le bivouac, nous n'avions sur nous que notre sinistre « pyjama » ; nous nous serrions les uns contre les autres pour avoir moins froid ; certains tapaient du pied pour se donner l'illusion de se réchauffer ; plusieurs maladies se sont répandues, en particulier la dysenterie.

Le matin, nous devions nous contenter d'un « ersatz » de café qui devait nous rassasier pour le restant de la journée. Les plus chanceux ou les plus solides, réussissaient à récupérer le marc de ce breuvage pour l'avalier. On disait qu'il permettait de lutter contre la dysenterie.

Les ravages de la faim mettaient sans arrêt des scènes horribles sous nos yeux : nous avions la mort pour compagne et certains mangeaient tout ce qu'ils trouvaient dans les forêts et sur les chemins. Plus d'un se livrait à l'anthropophagie sur les corps des camarades tombés...

Après douze jours passés dans ces conditions affreuses, le 28 avril, notre troupe put enfin s'abriter dans une grange située en territoire sudète.

Tous les prisonniers se demandaient combien de temps il nous faudrait encore endurer ce climat et ces souffrances. Nous avions tous à l'esprit les scènes que nous avons vues pendant le trajet.

L'évasion

Au soir du 28 avril, après quatre jours passés dans cette grange, révolté par cette situation, je me suis dit : « Jetzt langts ! » au moment même où l'un de mes camarades me proposa un plan d'évasion.

Ce plan consistait à ôter suffisamment de tuiles du toit pour que nous puissions passer par l'ouverture. Pour descendre et franchir les barbelés, nous projetions de nous servir d'une longue perche préalablement trouvée dans la grange.

Pendant la nuit, un premier camarade monta sur le toit pieds nus ; il réussit à se sauver dans la forêt. Le deuxième à tenter le coup

était mon compagnon de déportation le plus proche, celui que je surnommait « papa ». Il effectua le même trajet sans bruit et alla m'attendre dans le bois. Vint mon tour de me hisser sur ce toit : le temps s'était comme arrêté, mon cœur palpitait. J'étais tenaillé d'angoisse par la peur de la mort, cette peur qui pourrait devenir insurmontable et briser toutes mes chances de pouvoir retrouver ma liberté.

Allongé sur le toit, je repensai à ma famille dont je n'avais plus de nouvelles depuis fort longtemps. Je finis par me laisser glisser le long de la perche et arrivai en bas où m'attendait « papa ».

Soudain, nous entendîmes des coups de feu, des hurlements. Notre camarade qui devait s'échapper en dernier venait de faire tomber une tuile ce qui alerta une sentinelle.

Les soldats avaient ouvert le feu et les quelques supplications en allemand prononcées par notre compagnon ne changèrent guère son sort...

Une fois éloigné de la grange, un intense sentiment de joie et de liberté m'envahit. L'évasion avait réussi ! Mais la situation dans laquelle nous nous trouvions, mon camarade et moi, ne nous laissait ni le temps ni la force de partager ce bonheur. Il nous fallait courir, courir, pour nous éloigner le plus possible de cette grange. Puis nous avons marché pendant des heures encore dans la forêt sombre où on distinguait à peine les arbres. Après avoir pesé nos chances de survie, nous décidâmes de rester ensemble.

La pensée que mes compagnons étaient encore enfermés dans cette grange me mettait hors de moi. Très vite, une multitude de questions me vinrent à l'esprit : que faire ? Où dormir ? Où pourrions-nous trouver à manger ? Hélas, je n'en connaissais pas les réponses...

Lorsque nous nous jugeâmes assez loin, nous nous arrêtâmes dans une clairière où nous décidâmes de nous reposer, exténués par notre course et toutes les aventures de cette journée.

Le lendemain, nous repérâmes une fumée. Elle provenait d'une ferme. Mon compagnon, qui continuait à m'appeler son « fils » décida que je devais aller en premier, car je parlais l'allemand.

Nous nous signalâmes au fermier, lui demandant de nous nourrir, et éventuellement de nous loger, contre notre aide aux travaux agricoles. Mais il voulut voir nos papiers et nous proposa d'abord de nous déclarer auprès de la Kommandantur la plus proche. Notre tenue de bagnard, nos silhouettes amaigries – pour ma part, je devais à peine peser trente cinq kilos – et notre très mauvaise mine n'étaient pas pour le rassurer ! je ne saurai jamais clairement quelles étaient ses intentions, ni même s'il était Allemand ou Tchèque.



François Amoudruz et sa mère à Clermont-Ferrand, deux mois après son retour en France.

Il nous fit néanmoins cadeau d'un couteau, de quelques allumettes et de quatre patates. Nous avons eu de la chance, car c'était dimanche et il était visiblement sur le point de se rendre au culte : son costume le prouvait.

Le couteau nous permit de trouver à manger : nous déterriions des racines, récupérions des champignons.

Un jour que nous nous reposions dans une clairière, dans une sorte de cuvette naturelle, nous nous aperçûmes à notre réveil que nous étions encerclés par des SS qui braquaient leurs mitraillettes sur nous. Ils nous ordonnèrent de lever les mains et de les suivre dans la cour d'une ferme toute proche.

Un officier enregistra nos déclarations, puis nous confia à un « Feldgendarm ». Je me suis souvent demandé pourquoi il ne nous a pas fait exécuter, ou pas au moins remis à des autorités responsables de l'univers concentrationnaire. Avec le recul, je me dis que son flair, sa prudence lui ont inspiré l'idée que peut-être le fait de nous épargner pourrait jouer en sa faveur en ces temps difficiles.

Quant au « Feldgengarm », il a exécuté l'ordre qui lui était donné, c'est-à-dire de nous accompagner à la ville la plus proche. Il avait envie d'arriver rapidement à destination, car il se rendait en permission. Je me souviens qu'il était plutôt sympathique avec nous.

Le gendarme se chargea de nous emmener à Karlsbad (Karlov Vary en langue tchèque) en prison. Il nous fit comprendre que nous avions moins à craindre... et qu'il ne nous remettait pas entre les mains de la Gestapo !

Dans cette ville d'eaux régnait un climat tendu ; la population restait sur ses gardes, tout le monde avait peur des troupes de choc soviétiques dont on annonçait l'approche. Inutile d'essayer de trouver de la nourriture dans les magasins : les commerçants avaient tous baissé leurs rideaux !

La cellule était déjà très occupée. Elle était exigüe, inconfortable et sale. Mes « colocataires » m'apprirent que si je voulais manger correctement, il fallait que je travaille. Je me proposais pour participer à un chantier dont l'activité consistait à transformer un hôtel du centre de cette ville thermale en hôpital de campagne en vue des combats à venir. En échange, je recevrais chaque jour une soupe épaisse.

Après la faim, ma préoccupation majeure était de récupérer. La surveillance était moindre sur ce chantier, j'avais repéré un petit coin à l'écart pour me changer les idées et reprendre des forces. De temps en temps, pour donner le change, je m'activais à transporter un lit ou à déplacer une armoire.

La fin du cauchemar

Comme tous les soirs, en rentrant du travail, en cette soirée du 7 mai 1945, je me dirigeai vers la prison. En chemin, je vis à ma grande stupéfaction d'immenses drapeaux à croix gammée piétinés par les habitants de Karlsbad. Quelqu'un prononça en français la plus belle phrase que j'avais entendue depuis très longtemps : « La guerre est finie ! La guerre est finie ! ». Je passai quand même la nuit en cellule. Au matin, personne ne vint nous réveiller. Ce fut comme une lueur d'espoir, celle que nous attendions tous depuis ces mois interminables.

Dans la matinée, un soldat allemand fit son apparition. Il appela nos noms, nous ordonna de mettre des vêtements civils qu'il avait

jetés en tas par terre. Ensuite, il nous ouvrit la porte, nous poussa dehors, et nous dit de disparaître.

Je ne saurais décrire la joie, l'enthousiasme qui me submergèrent. Je n'avais plus ressenti cette impression de liberté depuis longtemps. Mais que faire ? Après un temps d'errance dans Karlsbad, je finis par entrer dans une librairie où je demandai de quoi me nourrir et un endroit pour me loger. L'homme que j'avais en face de moi refusa, mais je l'obligeai à accéder à mes demandes en lui annonçant avec fermeté que désormais c'était moi qui commandais, que la guerre était finie et, qu'en tant qu'Allemand, il faisait partie des perdants. Impressionné par mon autorité, il céda et nous emmena, mon camarade et moi, dans une pièce où nous pûmes nous reposer.

Nous restions inquiets malgré la défaite de l'Allemagne, car il fallait que nous trouvions un moyen pour rentrer.

Enfin, après s'être regroupés avec d'autres prisonniers français, François Amoudruz et son ami trouvent le moyen de franchir le pont de la ville, occupé par l'armée rouge, et à passer en zone américaine. De camion en autocar en passant par un centre d'accueil militaire improvisé, François Amoudruz arrive à prendre un train en direction de Paris le 2 août :

En gare de Metz, je tombai littéralement de ce train épuisé... Dès le lendemain, j'ai pu joindre mes parents par un télégramme officiel des services sociaux. Malgré les difficultés liées aux déplacements car l'Alsace-Moselle étant encore zone interdite, il fallait se procurer des autorisations, ils réussirent à venir.

Je passe ici sur la joie de nos retrouvailles, le bonheur de se réunir à nouveau, car cela nous appartient.

Ce moment clôt une longue période de cauchemar due à la barbarie nazie, à la folie des hommes pris dans la guerre, embrigadés dans une idéologie de haine et de mort, que je ne pourrai jamais oublier. Il ouvre aussi une nouvelle vie pour un homme encore jeune. Une vie bien remplie jusqu'au jour d'aujourd'hui... Malgré mon âge, la fatigue, je suis heureux de témoigner à travers mon histoire, notamment en rencontrant des jeunes, afin qu'ils sachent ce qui s'est passé, et qu'ils rejettent le racisme et l'exclusion. ■

François Amoudruz



François Amoudruz, premier à droite (veste grise) au camp de Flossenbürg en juillet 2004.

Les morceaux choisis de Claire Audhuy

Je crois à la fraternité entre français...



Claire Audhuy, Strasbourgeoise, est étudiante en études théâtrales et mène un travail universitaire et artistique avec sa compagnie autour de la mémoire de la Première et de la Seconde Guerre mondiale en interrogeant l'histoire contemporaine par le biais de la création artistique. Elle a participé l'an passé à un voyage à Tambov, en Russie, et a été, en février dernier, lauréate du 1^{er} Prix National de Civisme et de Dévouement à la Collectivité décerné par la Fédération des Anciens Combattants. Le 10 juin 2009 elle a été invitée par le maire de Strasbourg pour accompagner une délégation alsacienne à Oradour-sur-Glane pour commémorer la

tragédie qui s'est déroulée ici. C'est dans ce contexte qu'elle a prononcé, à l'église, ce discours :

C'est en tant que Française de 24 ans, que je prendrai la parole aujourd'hui. La venue de la délégation alsacienne est un symbole fort d'humanité. Je réfléchissais à ma venue ici, en ce 10 juin. J'ai longtemps cherché comment exprimer la force extraordinaire que je voyais dans cet accueil par les Limousins d'Alsaciens en ces lieux.

Je crois plus que jamais à la fraternité entre Français, au-delà d'un dévouement patriotique, et d'un devoir dû à la nation, je parle de sentiment d'appartenance à la France, comme le sentiment d'appartenir à une famille, dispersée sur un large territoire, avec ses histoires particulières, mais aussi avec son histoire commune.

Il est difficile aujourd'hui de parler de fierté française, ou tout simplement de parler d'un attachement à son pays, car ces paroles sont très vite interprétées comme du nationalisme mal placé. Ce n'est pas le cas ici. Aujourd'hui, je suis fière de me dire qu'entre Français nous sommes capables d'avancer ensemble et de nous retrouver pour nous recueillir dans une même humanité partagée.

Ma génération pourra être celle qui consolidera ce pas d'amitié. Ce pas fait en 1998 par Raymond Frugier, maire d'Oradour-sur-Glane, suivi depuis par Roland Ries, maire de Strasbourg, mais aussi par de nombreux

anonymes, par le biais d'échanges, de discussions, de réflexions, ce pas déjà tracé par des générations précédentes, dont certains ne sont plus là. Il est douloureux pour chacun de se remémorer cette tragédie. Néanmoins, nous sommes réunis, pour l'histoire certes, mais aussi pour l'avenir, œuvrant à l'édifice d'une amitié, d'un vivre ensemble possible, d'un avenir commun.

Désormais tournés vers l'avenir, nous continuerons à être vigilants, face au racisme et au nazisme, latents dans notre société, et encore portés aujourd'hui par des agitateurs virulents.

Les discours extrémistes, révisionnistes, conservateurs, supra-nationalistes, négationnistes sont autant de ramifications de la haine. C'est bafouer la liberté et les valeurs de l'Europe et de la France : Liberté, égalité, fraternité, que de clamer la liberté d'expression pour ces discours là. Ces modes de pensées et les actes graves qui en découlent doivent à présent relever de nos luttes en commun.

La mémoire est quelque chose de douloureux, mais aussi quelque chose de porteur, car elle nous permet de nous retourner sur notre passé, d'en tirer les conclusions, et d'agir pour ne pas fertiliser le terreau de la haine de l'autre. En étant attentifs aujourd'hui, unis face à ces tensions qui continuent d'embraser le monde, nous sortons grandis de ces épreuves et de ces déchirements. ■

Directeur de la publication : Marcel Spisser
Coordination : Jean-Paul Gully
Responsable pédagogique : Damaris Muhlbach

Rédaction :
François Amoudruz, Claire Audhuy,
Anne Heintz, Francine Mayran,
Marcel Spisser

Réalisation : CANDIDQ

Impression : Sicop / Photos : D.R.
Dépôt légal : octobre 2009

© Tous droits de reproduction réservés.

A M A M
Président Marcel SPISSER
Secrétaire Jean-Paul GULLY
Trésorier Claude MORANT
Tél. 03 88 29 98 15
j-p.gully@orange.net

L'AMAM est soutenue par :



Appel à adhésion

L'Association des Amis du Mémorial d'Alsace Moselle (AMAM) a besoin du plus grand nombre, élus, anciens combattants ou témoins, artistes, universitaires, enseignants, acteurs économiques, simples citoyens, pour donner au Mémorial son assise populaire, pour le promouvoir et en faire un lieu de Mémoire régionale, d'histoire générale, de sens et de pédagogie. Plus de 500 adhérents nous ont déjà rejoints !

Adhérez à l'AMAM en renvoyant le bulletin ci-dessous à :

AMAM Mémorial de l'Alsace Moselle - allée du Souvenir Français - 67130 Schirmeck

NOM PRÉNOM

ASSOCIATION ou COMMUNE

ADRESSE

CP..... VILLE.....

TÉL. EMAIL.....

Adhère à l'AMAM et vous envoie la cotisation de €

à le signature

Cotisations : 20€ pour les personnes physiques
20€ pour les établissements scolaires
30€ pour les associations de moins de 200 membres et les communes de moins de 600 habitants
60€ pour les associations de plus de 200 membres et les communes de 601 à 1000 habitants
100€ pour les communes de 1001 à 5000 habitants
200€ pour les communes de 5001 à 10000 habitants
300€ pour les communes de plus de 10000 habitants